

Henri Thomas: écriture de guerre et silence créateur ou les sources de son identité narrative

María Pilar Saiz Cerredá

Universidad de Navarra

mpsai@unav.es

Resumen

El estudio de la identidad narrativa durante la guerra en el discurso epistolar de Henri Thomas, supone tener en cuenta factores como el de la conciencia de su ser histórico. Esta conciencia le sitúa en la perspectiva de ser un «hombre-relato» que se puede contar en el discurso y descubrirse a sí mismo, lo cual nos sitúa ante un hombre susceptible de progresión cuyo único objetivo es el compromiso. Éste será material durante la primera etapa de la guerra (el soldado Thomas) para convertirse después en un compromiso espiritual a través del cual busca su salvación y la de su país, Francia. Todo ello, gracias al silencio creador por el que vida, identidad y universo literario se armonizan en unión perfecta.

Palabras clave: identidad narrativa; escritura de guerra; compromiso; discurso epistolar; silencio creador; soledad.

Abstract

This study, dealing with narrative identity during the war in Henri Thomas's epistolary discourse, implies the consideration of factors such as the awareness of his historical self. Such awareness locates him in the perspective of being a «story-man» that can be told in the discourse and become self-revealing, which situates us before a man liable to progress and for whom compromise is his only aim. This will be the material used during the first stage of the war (soldier Thomas), and it will later on become a spiritual compromise through which he searches for his salvation and his country's, France. All this occurs thanks to the creative silence through which life, identity, and literary universe appear in perfect communion.

Key words: narrative identity; war writing; commitment; epistolary discourse; creative silence; solitude.

Le 3 novembre 1993 mourait à Paris dans une maison de retraite l'écrivain Henri Thomas. Ce «méconnu capital» (Caron, 2006: 11), pendant très longtemps ignoré du grand public ainsi que, de façon incompréhensible, du monde universitaire, avait pourtant publié de son vivant plus d'une cinquantaine d'œuvres: des poésies, des romans, des nouvelles, des carnets, des traductions de l'allemand (Ernst Jünger, Goethe, Achim von Arnim, Heinrich von Kleist, etc.), de l'anglais (Shakespeare, Herman Melville, William Faulkner, Nicholas Mosley) et du russe (Pouchkine, Fedor I. Tioutchef, etc.), sans parler des préfaces et des textes publiés en revues. Sa production littéraire, qui a été considérée dès le début comme inclassable, suivant une trajectoire toute particulière à l'auteur, indépendamment des courants littéraires en vogue, lui a valu l'attribution de nombreux prix littéraires. Parmi ceux-ci, il convient de souligner le prix Médicis (1960), le prix Femina (1961), le prix de la Société des Gens de Lettres (1979) ou le Grand Prix du Roman de la ville de Paris (1986). En même temps, ses écrits ont suscité l'admiration d'auteurs comme André Gide, Georges Perros, Maurice Blanchot ou Paul Celan, pour n'en citer que quelques-uns. Ce n'est qu'à partir de 2003, avec la publication d'un choix de ses lettres et à l'occasion d'un colloque international, que la critique et le public ont commencé à s'intéresser à Henri Thomas comme en témoignent depuis la publication de ses carnets et de plusieurs monographies qui lui ont été consacrées¹.

L'un des traits dominants de toute son écriture est celui de la solitude. En fait Pierre Vilar lui a défini comme «un des grands poètes contemporains de la solitude» (1998: 100). Bien qu'il ait réalisé de nombreux voyages et fait la connaissance de beaucoup de personnes; bien qu'il ait participé à la Seconde Guerre mondiale en tant que simple soldat, se refusant toujours à être gradé, il a toujours préféré mener une vie solitaire avec sa famille. Mais cette solitude n'est pas synonyme de misanthropie. La longue correspondance entretenue tout au long de sa vie avec ses amis en est la preuve. Le double pouvoir de la correspondance qui lui a permis de rejoindre les autres, de recouper les distances et de tenir à distance les autres, lui convient à merveille. Grâce à la correspondance il reste dans la société et en même temps il se montre comme un grand connaisseur du monde et un observateur acéré de la réalité qui lui a été donné de vivre. Aussi, dans cet exercice d'écriture épistolaire, Thomas nous laisse-t-il les traces indélébiles de son moi solitaire; un moi attirant et riche en nuances à cause des avatars de l'histoire du XXe siècle qui bouleversent et accablent son esprit l'obligeant à prendre part active. C'est ce que nous pouvons constater grâce aux lettres échangées durant la guerre et ce que nous voulons étudier dans cet article:

¹ En 2006 et en 2008 a été publiée une partie de ses Carnets (*Carnets inédits 1947, 1950, 1951*, Paris: Gallimard, 2006 et *Carnets 1934-1948. «Si tu ne désensables pas ta vie chaque jour...»*, Paris: Éditions Claire Paulhan, 2008). Pour tout ce qui concerne les monographies nous nous en remettons à la bibliographie.

à savoir, comment les événements douloureux de la Seconde Guerre mondiale modèlent et contribuent à la création de l'identité narrative de Thomas dans ses lettres.

Pour lui, comme il se plaisait à dire, les actions de vivre et d'écrire se confondent en une seule et même réalité. Dans ses lettres, et surtout dans ses lettres de guerre, l'événementiel s'impose à lui à tel point que la réalité vécue, sa propre histoire personnelle, devient non seulement matière de son écriture mais aussi fondatrice de celle-ci. Ce qui plus est, l'écriture, suivant les explications de Paul Martin dans son article intitulé «Le souci de dire», «est l'un des plus anciens moyens de connaissance de soi-même et du monde» (1998: 7). Par conséquent, l'écriture épistolaire de Thomas est un moyen d'appréhender la réalité personnelle, «décisive» (Gusdorf, 1948: 114), qui marque les traits saillants de sa personnalité ainsi que l'origine de son identité narrative et la porte d'entrée dans son univers littéraire.

Le trait dominant qui peut résumer et rendre compte de l'essence du genre épistolaire est le pacte épistolaire, qui n'est qu'un pacte autobiographique en mouvement. Il existe donc «un contrat d'identité» (Lejeune, 1996: 33), ce qui implique que nous avons affaire au concept d'identité, et plus précisément d'identité narrative, dans la mesure où cette identité est projetée dans l'écriture.

Pour bien saisir l'identité narrative de Thomas, il faut avoir recours à deux axes narratologiques, l'un vertical, l'autre horizontal. Par l'axe vertical, Thomas met en action les capacités cognitives de la mémoire et la réflexion dans le but de résorber ses circonstances spatio-temporelles, les intérioriser et les assimiler. Par l'axe horizontal, il se reconnaît dans sa dimension diachronique, en tant qu'«homme-récit» (Lejeune, 2005: 17) à composant historique. Il participe à l'Histoire de son temps à partir de sa propre «méta-histoire» (Gusdorf, 1991: 308), devenue dans ses lettres une «histoire racontée». Il se reconnaît alors dans le temps, avec une personnalité susceptible de progression, comme Hervé Ferrage signale: «C'est toujours l'exigence d'un progrès personnel qui est revendiquée, un progrès sans cesse à l'horizon de la pensée et de l'écriture de Thomas» (1998: 17). Dans cette progression il va montrer une «dialectique de concordance discordante» (Ricoeur, 1990: 176) avec les paradoxes, changements et variations propres à son existence qui constituent

l'unité de sa propre affirmation. Surmontant la dispersion de son être dans le temps et les contradictions des moments successifs, il retrouverait une même intention au plus profond de soi, une signification absolue de sa vie personnelle. Et dans cette révélation absolue s'expliqueraient ensemble sa propre nature et celle de l'univers. Une destinée absorberait ainsi en elle la totalité du réel (Gusdorf, 1948: 484).

Nous pouvons constater cette idée de progression dans sa manière de faire face aux «blocs d'expérience» pour en déceler «quelque ombre du sens» (Brenner, 1970: 8). Le principal «bloc d'expérience» est sans aucun doute celui de la guerre qui

informe et oriente son discours. En effet, la guerre sera le sujet principal de ses lettres depuis le mois de septembre 1939 où il deviendra le soldat Thomas, jusqu'en octobre 1940, lorsqu'il sera démobilisé. Il parlera de la guerre, aussi bien des événements qui ponctuent le conflit que de la réalité quotidienne pendant la guerre et il fera des réflexions à propos du retentissement intérieur que ces événements suscitent chez lui. À partir de cette date le discours épistolaire de Thomas fait apparemment un tour radical, car dans ses lettres les sujets littéraires et, d'une manière spéciale, le discours sur le langage, si caractéristique de son imaginaire poétique, prennent le dessus sur le discours de la guerre. La guerre en semble exclue ou passée sous silence. Il refuse désormais la réalité extérieure, royaume du chaos, qui se transfigure en une réalité intérieure, la seule réalité parfaite pour lui, à laquelle il ne peut arriver que par le silence créateur. Ce silence est censé avoir un pouvoir cathartique qui permet à l'esprit le développement d'un langage poétique, le seul qui peut l'affranchir «de la tristesse et de la laideur craintive» (Thomas, 1998: 118). Le discours de la guerre s'est donc métamorphosé en discours sur le langage.

En même temps, il ne faut pas perdre de vue qu'un esprit comme celui de Thomas n'est pas le produit du hasard. Certainement pas, les circonstances environnantes y sont pour beaucoup dans les décisions de Thomas et de tant d'autres écrivains de l'époque: chacun répond en fonction de ses aspirations et de sa vision de la vie. Tout cela se manifeste par un engagement plus matériel (porter les armes, devenir un soldat privilégiant l'action à l'écriture) ou un engagement d'ordre plutôt spirituel comme c'est le cas de Thomas, privilégiant l'écriture à l'action; d'autres auteurs vont choisir l'exil et il y en a qui devront rester cachés pendant le conflit en tant que juifs (c'est le cas de Léon Werth, par exemple). La décision prise par Thomas de rester au-dessus de la mêlée, surtout à partir de 1940, ne s'explique pas seulement en raison d'une optique toute personnelle du conflit armé. Il faut tenir compte de certaines circonstances qui ont eu une influence défavorable définitive sur le développement de la guerre en France et l'interprétation qui en ont tiré les Français.

Après le spectacle offert par les Anglais, alliés des Français durant la période initiale de la guerre, quittant la France en hâte et dans le désordre, les soldats Français, à la débandade, abandonnés à leur sort, laissés de côté au hasard des ennemis, sont contraints à chercher leur salut dans la retraite. L'épisode de l'évacuation des soldats anglais à Dunkerque qui empêchaient les soldats français de s'embarquer avec eux, est longtemps resté dans l'imaginaire collectif de la France comme le refus des Anglais à porter secours aux Français. Ceux-ci n'avaient d'autre voie de salut que la mer s'ils ne voulaient pas tomber entre les mains des nazis. En fait les soldats Français qui ont choisi de s'embarquer ont couru un grand danger dans l'attente d'un bateau qui pourrait les ramener en Angleterre. Ils se sont trouvés sans issue, entre la croix et la bannière, entre la mer et les nazis. Le propre Thomas, témoin privilégié, nous en rapporte son expérience qui nous en dit très long sur la situation en peu de mots:

On nous a ramenés de Dunkerque dans des conditions assez fantastiques [...] la nuit dans le sable de l'avant-port, non loin d'un bateau de munitions qui explosait peu à peu, avec un horizon d'incendies vraiment inimaginable (une colonne de fumée a jailli d'un coup à au moins 100 m. de hauteur) [...] (Thomas, 2003: 143).

Dans une telle situation, partout en France c'est le mot dignité qui prend le dessus, à tel point que la littérature écrite pendant cette période de la guerre est considérée comme une «littérature de dignité», plutôt qu'une «littérature de combat», tel que James Steel l'affirme (1991: 33). On peut comprendre alors pourquoi la devise «restons dignes» émise par un journaliste au lendemain de la débâcle est adoptée par les écrivains restés sur territoire français. La fracture et la division internes étant évidentes chez les Français et la Résistance à l'intérieur du territoire français complètement diversifiée, il ne restait que la culture, et d'une manière spéciale la littérature, pour restituer à la France la grandeur perdue. Avec ce panorama, dans la littérature s'impose le silence pour échapper à l'indignité nationale et à la honte. En effet, des titres aussi significatifs que *Le silence de la mer* de Vercors, en témoignent. Arrivés à ce point il est aisé à justifier l'attitude pacifiste d'un grand nombre d'écrivains. Thomas en est la preuve évidente aussi. Pour lui, au début, la récupération de la dignité consistera à refuser la guerre, à incarner un sentiment pacifiste qu'il faut avouer, il avait déjà manifesté avant l'envahissement du territoire français par les nazis. Plus tard, surtout à partir de 1942, on ne pouvait plus recommander le silence au peuple. La Résistance était enfin organisée et devenait de plus en plus active. Les événements historiques, le propre développement de la guerre ainsi que la condition de vie des Français soumis à l'Occupant obligeaient les écrivains à parler d'une dignité différente: la dignité de la lutte active. C'est dans ce contexte global qu'il faut parler de la lutte active de Thomas, mais d'une lutte qui a pour objet les esprits. Car, pour Thomas, c'est la tragédie de l'homme de culture face à la barbarie dominante, face à l'explosion de la violence. Celle-ci ne s'accorde en aucune manière avec lui qui considère le monde de la pensée nettement supérieur et qui voit se perdre l'esprit français, si rationnel, dans l'irrationnel de la brutalité. On peut donc comprendre le choix de Thomas, son embarras face à ce monde guerrier: il a voulu illuminer la société française, rendre un rayon d'espérance à une société anéantie, maintenir une présence spirituelle, créatrice, au-dessus de la foule abrutée.

Ainsi donc, dès le début de ses lettres du temps de la guerre, adressées à des correspondants comme André Gide, Jean Lambert, Adrienne Monnier, Jean-Jacques Duval, Gaston Gallimard, Jean Paulhan, Ernst Jünger, Armen Lubin ou André Dhôtel, il va se manifester comme un esprit non belliciste, peu enclin à l'entrée en guerre. Son propre discours, très mesuré, l'affirme quand il avoue au début de la guerre que «Hitler mérite une sorte de haine» (Thomas, 2003: 128). Il existe un déplacement du

sujet à la première personne, lui, Thomas, à un sujet à la troisième personne, Hitler, en l'occurrence, et à l'objet, la haine, ce même substantif aussi adouci, comme si la gravité des circonstances ne l'affectait pas entièrement encore. Mais malgré son esprit pacifiste et contre sa propre nature, il doit reconnaître qu'on «ne peut pas rester au rang de contemplateur» (Thomas, 2003: 128). Bien sûr, il insiste sur le fait que la guerre, à son avis, n'est jamais la solution et qu'il faudrait trouver une autre issue au conflit «car il me semble que la guerre, explique-t-il à Duval, la vraie, ne résoudrait rien, et ne ferait au contraire qu'accumuler les réserves de haine pour des futures querelles, en même temps que les ruines» (Thomas, 2003: 129).

Au fur et à mesure que les mois passent et que la France s'enlise dans la lutte armée, le ton de son discours aussi bien que le vocabulaire utilisé vont s'endurcir. Il ne peut pas cacher la réalité de son pays et les doutes et l'incertitude des premiers mois se transforment en un constat de la violence et des images meurtrières qui l'entourent. La vision des «civières pleines et le sang sur le drap kaki» l'épouvante (Thomas, 2003: 136). Il n'en peut plus de cette situation «d'abrutissement» (Thomas, 2003: 132), «de chaos et de frayeur» (Thomas, 2003: 130) dont personne ne reste à l'écart. À part ces conséquences des bombardements il ne peut pas omettre les conditions de vie des soldats, nullement romantiques, à l'opposé des images en faveur de la propagande pour la guerre. L'utilisation de la première personne du singulier dans cette lettre à Duval prétend secouer l'esprit du destinataire pour bien montrer la face authentique de la guerre et le détromper là-dessus: «pour le reste je suis [...] serré dans les wagons de 40 h [ommes] 8 chev [aux], poussé sur la route, dormant à l'écurie» (Thomas, 2003: 135). La guerre cesse d'être une question abstraite relevant du domaine théorique. La portée réelle du conflit atteint le destinataire de la lettre lorsqu'il en découvre la face humaine, d'autant plus bouleversante qu'elle est le témoignage vécu par l'épistolier lui-même. Le déplacement d'une troisième personne générique ou d'une première personne du pluriel à la première personne du singulier marque un climax dans le fond et la forme du discours épistolaire de Thomas.

Ces exemples de violence, tout en étant tragiques, le sont moins que la violence des esprits, manifestée par la confusion, les doutes, les incertitudes et la perte d'horizons et perspective qu'il constate dans la population et qui sont à l'origine de la division chez les Français, tel qu'il l'explique à Paulhan: «Ce qui me frappe le plus, quand je reviens à la surface, c'est le compliqué de la situation; il y a trente-six horizons, plans, scénarios qui font que les moindres conversations deviennent folles» (Thomas, 2003: 139). En tant qu'observateur avisé de la société qui l'entoure et des événements du présent, il souffre du sort et de l'avenir de son peuple. L'étonnement cède la place à la souffrance, une souffrance mêlée d'inquiétude: il est frappé. Il rêve dorénavant «d'un lendemain d'armistice» (Thomas, 2003: 140) qui lui permette de «retrouver la création» (Thomas, 2003: 142), de cultiver une vie spirituelle dans le sens le plus large du terme. Elle seule peut délivrer la France et lui insuffler les quali-

tés morales ou «la création des broderies» (Thomas, 1998: 158), en utilisant sa propre terminologie, qui lui font défaut.

Dès lors que la guerre a privé son pays de toutes ces qualités qui le faisaient rayonner dans le monde, il se refuse à comprendre les raisons politiques qui ont abouti à la déclarer, comme il l'explique dans cette lettre adressée à Gide: «il existe peut-être un point de vue supérieur qui justifie le massacre par des raisons d'État sans réplique; à cette idée, je me sens envahi de désespoir, et si j'en réchappais, il me semble que je ne me sentirais plus sûr d'aucune joie à l'avenir» (Thomas, 2003: 131-132). Les lettres manifestent un Thomas triste, en proie à l'angoisse dans un monde dominé par le désespoir et en quête d'une solution pour autant impossible à trouver. Nous pouvons dire avec Steel que Thomas illustre le terrible drame «de celui ou de celle qui veut en débarrasser le monde tout en souhaitant pouvoir rester "au-dessus de la mêlée"» (1991: 17). Pourtant cela ne veut en aucune manière dire que Thomas cherche à s'enfermer dans une tour d'ivoire: «Non, manifestait-il ouvertement à Alain Veinstein lors d'un entretien, je n'ai jamais rêvé d'une tour d'ivoire. C'est une idée bizarre, une tour d'ivoire, c'est une pièce d'échiquier. On a le droit de le penser, évidemment, mais je ne veux pas qu'on dise que je suis étranger à la société» (Thomas, 2004: 69-70). Bien au contraire, il se sent membre actif de la société pendant la guerre autant que de la société à venir après l'armistice et dans l'après-guerre.

Or l'armistice étant proche, la reconstruction du pays devient l'objectif principal et la tâche prioritaire de chacun des Français parce que «c'est trop facile de faire l'émigré» (Thomas, 2003: 147). S'engager constitue une obligation morale pour tous et Thomas en est conscient. Ce n'est pas en vain qu'il avoue à Adrienne Monnier qu'«il va falloir que le travail soit plus intense» (Thomas, 1998: 164). La reconstruction du pays s'avère une tâche compliquée dans la mesure où elle doit couvrir plusieurs aspects, le matériel et le spirituel. Après avoir observé comment la guerre «a mis le comble à la dissolution des mœurs» (Thomas, 1998: 161), il fait le choix définitif dans sa vie. S'il existe, tel qu'il l'explique à Veinstein, «bien des façons d'être engagé» (Thomas, 2004: 65), son engagement sera d'ordre spirituel dans le but d'élever «la qualité morale» (Thomas, 2004: 92) de la France. Pour cela il va se consacrer entièrement à l'écriture.

Dans les lettres nous assistons en témoins privilégiés à la mise en œuvre, jusqu'aux dernières conséquences, de cette décision. À partir de la fin de 1940, la guerre disparaît en tant que sujet principal de ses lettres désormais remplacé par les sujets littéraires et par tous les aspects concernant la littérature qui se dressent en clef de voûte de la reconstruction spirituelle de la France. Seulement ainsi «le rôle de la France dans le domaine de l'esprit va pouvoir se renouveler» (Thomas, 2003: 146). Autrement dit, le salut de la France, qui n'est possible que grâce au propre salut individuel, viendra par la littérature à laquelle on ne peut arriver qu'à travers le silence

créateur qui rend possible le travail d'écriture. L'espace épistolaire pour Thomas se réclame de cette aventure et dans ce travail il se découvrira soi-même, l'essence de sa propre vie qui devient l'essence de son propre univers littéraire. C'est pourquoi dans ses lettres nous pouvons suivre toutes les étapes de ce procès qui s'amorce avec l'expression du désir de prendre distance par rapport aux autres. C'est, en fait, ce qu'il communique à Adrienne Monnier en 1942: «Mon désir est de me retirer avec mon globe de la vie dans la main» (Thomas, 1998: 168). En 1943, il reprenait cette idée dans une lettre à Lambert où il expliquait les bienfaits pour lui de cette distance: «[...] j'ai pris une certaine distance envers les choses et les gens; je résiste mieux» (Thomas, 2003: 188). Après avoir contemplé le «pays hérissé d'épines» (Thomas, 1970: 92) comme il dit dans son poème «Les voyageurs» (Thomas, 1944: 51-52), il a dû «s'enfuir» (Thomas, 1970: 93) pour retrouver une lueur d'espérance et surtout pour éviter que les tragédies de la guerre l'entraînent vers le néant et le désespoir.

Nonobstant le fait de prendre de la distance à l'égard des autres ne suffit pas en soi. Il doit s'accompagner d'une vertu chère aux épistoliers qui est condition nécessaire pour la découverte de soi afin de composer son être et récupérer ainsi un espace de liberté authentique. C'est le silence. Dans la mesure où ce silence contribue à la construction de soi, il comporte toujours des connotations positives. Il ne s'agit donc point du «monstrueux silence» (Thomas, 1970: 27) après la bataille ou du silence qui est conséquence de la nuit de l'âme et qui empêche toute possibilité d'espérance. Au contraire, «le silence n'était pas le vide» (Thomas, 1945: 42), comme le narrateur déclarait à propos de Souvrault, un des personnages de son roman *La vie ensemble* et alter ego de Thomas. Le silence dont il est question ici ouvre la voie de l'épanouissement personnel et va permettre à Thomas de faire un peu de lumière dans sa vie et de rejoindre l'essentiel de lui-même. C'est au silence qu'il fait allusion dans ces mots adressés à Monnier: «Les quelques semaines passées dans l'isolement [...] m'ont au moins fait voir plus clairement à quoi je tenais dans la vie» (Thomas, 1998: 157). Le silence représente donc un état intermédiaire dans ce procès de création. C'est le silence qui remet de l'ordre dans les idées. C'est le silence qui rend possible la réflexion et la capacité d'appréhender la réalité et soi-même. Sans ces moments de silence on n'aboutirait jamais à l'écriture, il n'y aurait plus de possibilité de création. Cela provoquerait la mort spirituelle de l'épistolier, du poète et donc, de l'humanité. La lettre que Thomas adresse à son ami Duval en 1943 nous éclaire largement sur cet aspect. En parlant du silence créateur il s'exprime comme s'ensuit: «[...] on part de là [du silence] pour créer quelque chose en soi, dont tout ce qu'on pourra jamais étaler à l'extérieur ne sera jamais que le symbole, l'image, la traduction sujette au temps et à toutes les altérations» (Thomas, 2003: 183). Et il continue à expliquer comment le silence est nécessaire si «l'on veut exprimer quelque chose de profond» parce qu'«on veut s'accomplir, on veut atteindre à ce que l'homme peut découvrir de plus permanent» (Thomas, 2003: 183).

Parfois cependant Thomas en revient à la réalité de sa propre nature et cette prise de conscience due au silence se trouve mise aux prises avec sa propre histoire pratique. Sa vision existentielle et essentielle des choses et sa propre réalité historique ne vont pas de pair. Thomas constate qu'il y a un dédoublement dans son propre être: d'une part, le but vers lequel il veut s'acheminer et consacrer son existence, et d'autre, les tendances de sa propre nature qui le poussent vers la vie facile. Les lettres de Thomas nous mettent devant les enjeux propres au genre épistolaire, devant les paradoxes de l'épistolier et par conséquent devant les difficultés de la recherche de son identité narrative. Très souvent Thomas se heurte à des problèmes apparemment sans solution: «Ici je suis complètement au dépourvu, –car je ne sais pas comment il faut prendre la vie, –entre se discipliner sauvagement, ne pas tolérer les déraillements, les faux-semblants d'amour, le gaspillage de force –et se laisser faire par la vie–je ne sais pas tracer mon chemin» (Thomas, 2003: 162-163), dit-il à Duval. Sa vie est faite de contradictions et incohérences, comme il explique à Monnier. Il se trouve divisé et en lutte intérieure: «Il vaut mieux que je vive dans l'éloignement, car tout rapprochement me fait faire des bêtises majeures [...] distractions, conneries, cafés, dettes, rien au bout...» (Thomas, 1998: 162). La division semble, au demeurant, complète.

En réalité, saisir l'identité narrative d'un épistolier comme Thomas, doit tenir compte de plusieurs aspects complémentaires. D'abord, il ne faut pas perdre de vue que l'existence n'est jamais linéaire dans un sens autobiographique du terme. Comme l'autobiographe, en général –aussi bien celui qui écrit une autobiographie mais aussi un mémorialiste ou un essayiste, par exemple– entreprend la tâche de l'écriture dans le but de donner une justification de sa vie à lui-même et aux lecteurs, il se doit d'opérer une sélection des événements les plus marquants de celle-ci, vu que l'espace d'écriture reste assez limité. L'épistolier, en revanche, n'est pas soumis à ces contraintes, malgré la limitation évidente du papier, ce qui peut être observé notamment dans une correspondance comme celle qui nous occupe. Dans le discours épistolaire, la matière d'écriture c'est la vie dans son état le plus pur. En d'autres termes, dans une lettre il sera question de la banalité de la vie quotidienne de l'épistolier, des événements et des actions qui marquent les jalons de sa vie personnelle au gré des circonstances et des états d'esprit provoqués par celles-ci, assez fréquemment en contradiction d'une lettre à une autre. Bref, dans les lettres nous pouvons contempler, tel que Gusdorf l'explique, «la personne avec ses détours, ses incertitudes et ses repentirs, telle qu'elle fut dans les circonstances réelles d'une vie qu'elle ne dominait pas toujours» (1948: 35).

Bien que les contradictions de Thomas soient évidentes au long de sa correspondance de guerre, nous pouvons en dégager ce que Gusdorf (1948: 34) définit comme «les grandes lignées d'une destinée» ou «constantes profondes» de son écriture. C'est un autre aspect que nous pouvons mettre en exergue lors de la lecture de cette correspondance et qui est susceptible d'être appliqué à toute pratique d'écriture

épistolaire. En effet, Marcel Proust, grand épistolier, en était conscient et l'expliquait comme s'ensuit: «en causant une fois avec une personne on peut discerner en elle des traits singuliers. Mais c'est seulement par leur répétition dans des circonstances variées qu'on peut les reconnaître pour caractéristiques et essentiels» (1971: 75). Thomas transmet dans ses lettres des informations paradoxales dans bien des occasions, concernant le jour au jour de sa vie. Mais nous ne pouvons pas rester dans ce niveau de lecture. Il faut surtout en dégager les significations ou «constantes» que tout au long du procès d'écriture épistolaire, l'auteur manifeste même à son insu. Or, ces «constantes» qui nous transmettent l'identité de l'épistolier ne portent pas seulement sur ce qu'il dit à propos de lui-même mais aussi sur ce qu'il veut devenir et sur qui il prétend devenir. C'est-à-dire que dans les lettres l'épistolier projette une image conformément à l'idéal qu'il prétend atteindre et auquel il prétend s'assimiler. Ainsi donc, l'expression des illusions, des idéaux ou des finalités accompagnant les actions de l'épistolier Thomas contribuent à donner une dimension plus complète de soi. Sans cela on ne pourrait jamais comprendre l'identité de Thomas car il est en lutte constante entre les actions menées à bout et les réflexions sur ce qu'il devrait faire, entre l'événementiel (la mise en écriture de sa réalité la plus décevante) et la recherche de perfection. C'est en ce point que le mot progression s'emplit de toute sa valeur. Sa vie sera une progression constante vers l'idéal d'un écrivain engagé dans la perfection personnelle comme espace de perfection du pays.

Thomas, pendant les premiers moments de la guerre, constate que toute possibilité de salut du pays et de salut personnel est vouée à l'échec lorsque la réflexion et le silence font défaut. C'est dans ces termes qu'il l'explique à Monnier: «je me sens rentrer depuis quelques heures dans le bétail, tout juste encore capable de silence, peut-être, pour ne pas être pris dans le vertige complètement» (Thomas, 1998: 156). En tant qu'observateur avisé de la vie, l'auteur met l'accent sur les conséquences négatives de l'absence de pensées et de réflexion, qui dépersonnalise les gens et les fait se transformer en du bétail. L'image est nette et ne laisse pas de doute. Sans des idées propres, le moi s'estompe pour rejoindre un «nous» dépourvu de toute initiative, de toute possibilité de création ou d'épanouissement personnel et donc, au service de la manipulation du pouvoir. Ce «nous» est devenu l'instrument des classes dirigeantes. La seule perspective de cet avenir répugne Thomas et il s'y attaque et résiste de toutes ses forces. D'où l'importance accordée par Thomas à l'idée du silence nécessaire pour la vie afin de conserver sa propre singularité et de rester fidèle à son idéal.

Après la démobilisation, il n'envisage qu'une seule chose, la mise en œuvre de cet idéal qui a comme but dernier le salut de la France, dans la mesure où cet idéal entraîne son propre salut personnel. Le silence s'avère nécessaire pour y réussir. Mais le silence dont il se réclame ne consiste pas à se taire ou à s'effacer pour glisser vers un néant qui conduirait à une mort spirituelle. Ce silence est par-dessus tout, créateur, l'espace propre à la création artistique, afin d'atteindre une réalité nouvelle, la réalité

authentique, la seule qui vaut la peine d'être vécue². Celle-ci constitue un autre «bloc d'expérience» aussi important que l'expérience de la guerre. Le discours épistolaire de Thomas a toujours trait à l'Histoire, aussi bien individuelle que collective et c'est l'Histoire qui se trouve être à l'origine de l'identité narrative de cet auteur. Le fait que dans sa correspondance de guerre depuis la démobilisation jusqu'en 1945, les événements extérieurs, la continuation de la guerre ou même les épisodes de la Résistance soient mis sous silence, cela ne veut pas dire que l'Histoire soit disparue de son discours épistolaire. L'histoire dont il est question à présent, c'est une histoire toute transfigurée et intériorisée qui rend compte des étapes nécessaires à son esprit pour l'avènement de l'idéal qu'il désire. Le discours de l'épistolier Thomas est désormais modulé par l'histoire présente de son esprit projetée dans l'avenir, l'avenir à lui et par conséquent, à la France. Il faut, selon Thomas, conquérir un espace intérieur de liberté pour remporter la victoire sur la mort. Dans la mesure où il existera une résistance intérieure, alors la France sera sauvée parce que l'esprit se dressera en vainqueur ou, en utilisant ses mots, la France sera sauvée «par l'activité de l'esprit» comme il l'affirmait déjà en août 1940 (Thomas, 1998: 118). Et la même année, il s'exclamait déjà: «je prétends à la plénitude» (Thomas, 1998: 120). Cette activité devient donc libératrice.

Étant donné que pour un artiste le royaume de liberté est celui de l'espace où il exerce son art, alors Thomas va trouver son espace de liberté dans l'écriture, dans la «solitude essentielle» si nous nous en tenons aux explications de Pierre Vilar (1998: 100). Grâce à l'écriture il pourra s'adonner à sa tâche principale qui n'est autre que «de créer ou de laisser entrevoir ses nouveaux cieux et sa nouvelle terre» (Thomas, 1998: 170). Cette phrase à résonance eschatologique biblique symbolise le but final de sa tâche d'écrivain, le paradis sur terre vers lequel il s'achemine et qu'il se doit de montrer aux autres. Ce paradis, irruption d'un éternel dans le temps, n'est pas donné une fois pour toutes. C'est à l'artiste de le faire advenir, de le créer sans cesse au travers du seul moyen possible pour lui, le langage, l'écriture.

Le soldat Thomas, engagé dans une activité qu'on pourrait qualifier comme matérielle, la lutte armée, bien qu'il n'ait jamais abandonné l'activité littéraire, est devenu à part entière l'écrivain Thomas, engagé dans une activité spirituelle, le salut par la création artistique, malgré la dimension matérielle que comporte toute écriture.

² Le grand écrivain espagnol Miguel de Unamuno en était aussi convaincu et il expliquait comment pour arriver au salut universel il se précise d'abord le salut individuel. On ne peut en aucune manière montrer l'idéal universel si au préalable, l'idéal n'a pas été intériorisé et devenu chemin personnel. Nous ne pouvons pas nous empêcher de transcrire ses mots: «busca [...] tu ámbito interior, el ideal, el de tu alma. [...] Reconcentrate para irradiar; deja llenarte para que reboses luego, conservando el manantial» (Delclaux, 1996: 24). («Cherche [...] ton domaine intérieur, l'idéal, celui de ton âme. [...] Rentre en toi-même pour rayonner; laisse-toi envahir afin que tu débordes ensuite, en en conservant la source». Traduit par l'auteur de l'article).

On peut très bien comprendre alors ces mots de 1940: «J'écris, je laisse l'expression se former et grandir à propos de n'importe quel objet qui me vient à l'esprit [...]. Il ne me faut rien de plus [...]» (Thomas, 2008: 248). Et il ne lui faut rien de plus parce que l'écriture constitue sa vraie vie à tel point que ces deux réalités, existence personnelle et écriture, tendent à s'identifier. Nous pouvons affirmer avec Joanna Leary, grande spécialiste de la correspondance de Thomas, que «[...] sa vie et son œuvre témoignent d'une unité essentielle» (2007: 249). Ce qui plus est, nous pouvons affirmer en l'occurrence avec George Steiner, que ce qui se trouve «en dehors du langage se trouve aussi en dehors de la vie» (1994: 55)³. Ferrage, grand connaisseur de l'univers littéraire de Thomas, explique que cet écrivain «manifeste une passion exigeante du réel, la vie et la poésie ne doivent faire qu'un» (1998: 17). L'écriture fonde la réalité de Thomas comme il laisse entrevoir dans cette affirmation: «Ma seule expérience, c'est le langage» (Thomas, 2004: 14). Déjà Gusdorf parlait du «caractère créateur» du langage et approfondissait dans cette idée que, d'une manière ou d'une autre, se rend présent aux écrivains. Pour lui comme pour Thomas, le langage et les mots, constituent

l'essence du monde et l'essence de l'homme. Chaque phrase nous oriente, expliquait-il dans le livre intitulé *La parole*, dans un monde qui d'ailleurs n'est pas donné tel quel, une fois pour toutes, mais apparaît lui-même construit *mot à mot*, l'expression la plus insignifiante apportant sa contribution à l'œuvre de réfection permanente. [...] Le langage, c'est le réel (Gusdorf, 1956: 35-36).

Bien évidemment, la cristallisation de cette idée n'est que le résultat d'une progression constante opérée dans son discours épistolaire. En outre, tout ce qui implique progression est susceptible de perfection. Pour Gusdorf l'idée de progression est intrinsèque à la réalité personnelle. Il faut éloigner, d'après lui, les idées immobilistes qui figent une existence individuelle et en donnent une vision dénaturée parce que «Le mouvement, le progrès [...] caractérisent notre nature intime» (Gusdorf, 1948: 103). Thomas en a lui-même cette certitude quand il déclare que sa vie peut être définie par «un développement logique, un progrès» (Thomas, 2003: 194). Vie et progrès forment un ensemble qui ne peut pas être dissocié. Et si cela arrivait, pose-t-il la question à son ami Duval, «quel sens est-ce que ça aurait de vivre?» (Thomas, 2003: 194). Progression, développement, perfection: voici les mots-clé nécessaires à une véritable compréhension de Thomas et son activité épistolaire. «Il ne s'agirait pas, pouvons-nous en conclure avec Gusdorf, de survoler le paysage, supposé une fois donné, de ce que nous sommes, mais d'accompagner le développement de notre vie en nous donnant pour tâche de ressaisir son mouvement authentique» (Gusdorf,

³ Traduit par l'auteur de l'article.

1948: 104). Ainsi donc, Thomas n'arrive pas d'un seul mouvement à cette imbrication langage-réalité sinon après une évolution dans laquelle les lettres jouent un rôle très actif.

En 1943, par exemple, il écrit à Paulhan dans les termes qui suivent: «[...] il faut s'exprimer—, que le parti pris de s'exprimer est toujours profitable, parce qu'il nous conduit vers le plus d'existence, et quelles que soient les difficultés intérieures que nous éprouvons, nous éloigne d'elles» (Thomas, 2003: 190). Aussi bien dans le fond que dans la forme, le message de Thomas est sans ambiguïté. Les mots utilisés, le substantif existence et le verbe s'exprimer, utilisé deux fois, ainsi que leur position dans la phrase, manifestent chez lui une préoccupation notoire. L'accent est mis sur l'action qui est présentée comme une obligation d'abord pour montrer après les bénéfices et les conséquences de sa mise en œuvre, donnés par le substantif existence, celui-ci complété par un adverbe de supériorité. Ce qui revient à dire que pour Thomas, à cet instant-là, l'action de l'écriture est directement proportionnelle au degré d'existence. Plus il se consacrera à l'action de l'écriture plus il sera en vie. Il n'y a donc point encore une correspondance parfaite entre ces deux réalités. Pourtant, quelques mois plus tard, en janvier 1944, il manifeste à Paulhan: «En tout cas, un effort; j'ai écrit; j'ai vécu un instant par amitié» (Thomas, 2003: 198). Maintenant il existe une identification entre ces deux actions et elle s'est rendue possible grâce à l'activité épistolaire. Les termes utilisés dans cette occasion concrétisent les précédents. L'expression doit être vie et l'existence, écriture. Cette certitude se présente à son esprit avec une telle netteté qu'il ne pourrait pas se garder en vie sans l'action de l'écriture. Il vit par et pour l'écriture. Le point d'exclamation à la fin de la phrase suivante nous en dit plus long sur sa conception de la vie que toute une explication raisonnée et logique: «je dois écrire, sous peine de me sentir anéanti!» (Thomas, 2003: 176) parce que c'est par l'écriture que «je suis» (Thomas, 2003: 191), comme il avouait à Paulhan en octobre 1943. L'écriture est donc devenue pour lui une action nécessaire dans le sens philosophique du terme. Autrement il lui adviendrait la mort.

La pratique de l'écriture épistolaire pour Thomas s'avère une activité fondamentale lors de ce procès d'identification vie-écriture en tant qu'espace de création de vie, tel que nous avons eu l'opportunité de constater, et en tant qu'espace de discours sur le langage, de manifestation de ses idées là-dessus, des idées qui sont en progression croissante. Certes, Thomas n'envisage pas seulement l'action de l'écriture en général et de l'écriture épistolaire en particulier dans le but de vivre ou plutôt de vivre n'importe comment. À vrai dire, Thomas prétend à une vie supérieure. Maintenant il nous faut approfondir davantage dans sa conception toute singulière à lui de la vie. Il a bien montré comment l'écriture est l'action qui lui permet d'être en vie, une vie qui est créée par le pouvoir de celle-là. Mais en même temps l'écriture lui permet la création d'une vie nouvelle qui dépasse la réalité vécue et qui devient l'idéal de son existence. Cette vie lui offre une réalité plus authentique que celle de sa banalité quoti-

dienne. C'est dans ces termes que Thomas l'exprime: «Et cet aujourd'hui intercalaire ne me paraît qu'une chute durant laquelle je cherche à me raccrocher aux mots» (2003: 198), écrivait-il à Paulhan en 1944. La réalité quotidienne est semblable à une pente sur laquelle il glisse et pour s'en sortir il ne lui reste qu'à avoir recours au langage. Par conséquent, le langage le sauve dans la mesure où il crée une réalité nouvelle. Dans cette réalité nouvelle qu'il commence à entrevoir, doit régner l'ordre, de la même manière que l'écriture remet de l'ordre dans ses idées et ses pensées. Car le désordre, explique Jean-Pierre Carron (2002: 137), «vient en écho aux termes de "néant" et de "chaos"». C'est pourquoi il tient tellement à l'écriture: «En quoi consiste cet ordre, je ne le sais pas trop, et cependant je suis sûr que cela peut être créé, et c'est même ma plus vive certitude. Je penserais presque que cela consiste essentiellement à s'effacer au profit de... la vie», avouait-il à son ami Dhôtel (Thomas, 2003: 200). Grâce à l'écriture qui remet de l'ordre dans ses pensées, il peut se mettre en face de lui-même et par la suite «descendre dans les fondations de soi» (Thomas, 2003: 206) et ainsi «donner sens à l'«insensé», forme à l'informe» (Carron, 2002: 137). Ce mouvement, porte d'accès à la nouvelle vie, implique «une sagesse ultime, une maîtrise parfaite de soi», déclare Ferrage (Thomas, 1998: 17) et aboutit à la «grande liberté», en empruntant les mots de Thomas, qui est celle de l'artiste (Thomas, 2003: 204). Ainsi donc, sa nouvelle vie, la vie authentique, la vie qu'il veut vivre est devenue une vie artistique, la seule capable d'atteindre sa «nature pleine» (Thomas, 2003: 201) et qui lui permet «la possibilité de trouver l'harmonie ineffable» (Thomas, 2003: 204). Il entre dans un «monde rédimé», en utilisant l'expression de Ferrage (Thomas, 1998: 16).

Thomas, au demeurant, n'a qu'une seule visée, celle de devenir l'artiste du langage, de l'écriture. Celle-ci opère le miracle du salut personnel. Grâce à l'action d'écrire Thomas cesse d'être un damné parce que «le damné est celui qui ne dit rien, qui dort dans son trou sans rien envisager d'autre que son sale petit bonheur» (Thomas, 2003: 204). Bref, avec cette lucidité il ne se fraye pas seulement un chemin de salut individuel mais aussi il contribue au rayonnement spirituel de la France. Dans la mesure où il s'obstine à la création d'une réalité plus authentique, parce que plus stable et définitive, il ouvre la voie afin que d'autres puissent aussi trouver leur salut. L'engagement de Thomas est donc incontestable.

En résumé, l'étude de la correspondance d'Henri Thomas ne serait pas possible sans tenir compte des caractéristiques propres au genre épistolaire. En effet, la caractéristique dominante la plus importante qui articule ce genre et qui se trouve à la base du discours épistolaire de Thomas n'est autre que le pacte épistolaire, défini comme un contrat d'identité en mouvement, vers un autre. Aborder donc les lettres de cet auteur implique une réflexion concernant sa propre identité, une identité narrative dans la mesure où il est question de l'auteur dans le monde, de l'auteur appartenant à l'Histoire, témoin de celle-ci et protagoniste de sa «méta-histoire». Étant

donné que nous avons affaire à des textes épistolaires écrits pendant une période historique de conflit, celle de la Seconde Guerre mondiale, alors l'Histoire va moduler et pointer l'écriture de Thomas, celle-ci va nous permettre de saisir les traits les plus significatifs de sa personnalité et par la suite elle va nous introduire dans son univers littéraire.

L'évolution des événements historiques va de pair avec la progression personnelle de l'auteur qui a toujours comme but l'engagement. Cet engagement prendra deux aspects différents et complémentaires. Pendant les premières années de la guerre, l'engagement de Thomas sera d'ordre matériel, il deviendra le soldat Thomas, qui pourtant refuse toujours la guerre et rejette le bellicisme. Après la démobilisation, son engagement sera d'ordre spirituel dans le but de contribuer au salut de la France qui ne peut pas être dissocié de son propre salut personnel. Comme l'idée qui l'obsède a trait au salut spirituel de la France, dans ses lettres, le discours de et sur l'Histoire va se transfigurer en discours sur l'écriture et sur le langage, seul moyen d'arriver au salut dans la mesure où ils contribuent à la création d'une nouvelle réalité, supérieure, royaume de l'ordre, de la liberté et du silence créateur. En somme, une réalité artistique que Thomas fonde avec son écriture épistolaire.

Ce solitaire qui prétend à une fusion totale et absolue entre sa vie et son œuvre fait toute une déclaration d'intentions dans les propos suivants: «je voudrais qu'elles fassent *un*, l'un expliquant et justifiant et provoquant l'autre» (Leary, 2007: 249). Il trouve dans l'écriture épistolaire, «pratique vécue réfléchie» (Leary, 2007: 250) l'espace approprié à la consécration de cet objectif. Suivant de près «l'humaine piste» (Caron, 2006: 18) de Thomas dans ses lettres, avec ses contradictions, ses illusions et la projection de ses désirs, nous assistons, en témoins privilégiés, à la découverte de son identité narrative et de son monde littéraire, pleinement identifiés. Le plan extratextuel devient textuel et le plan textuel s'identifie à l'extratextuel. En conséquence, le discours de l'Histoire chez Thomas entraînera, au demeurant, le ralliement entre vie, identité narrative et univers littéraire, désormais en union parfaite.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- BOUGON, Patrice et Marc DAMBRE (dirs.) (2007): *Henri Thomas. L'écriture du secret*. Seyssel, Éditions Champ Vallon.
- BRENNER, Jacques (1970): «Blocs d'expérience», in H. Thomas, *Poésies*. Paris, Gallimard, 7-10.
- CARON, Maxime (2006): *Henri Thomas*. Rennes, Éditions La Part Commune.
- CARRON, Jean-Pierre (2002): *Écriture et identité. Pour une poétique de l'autobiographie*. Bruxelles, OUSIA.
- DELCLAUX, Federico (1996): *El silencio creador*. Madrid, Rialp.

- FERRAGE, Hervé (1998): «Le langage comme patrie», in P. Martin (dir.), *Henri Thomas*. Cognac, Le Temps qu'il fait, 15-25.
- GUSDORF, Georges (1948): *La découverte de soi*. Paris, Presses Universitaires de France.
- GUSDORF, Georges (1956): *La parole*. Paris, Presses Universitaires de France.
- GUSDORF, Georges (1991): *Lignes de vie 2. Auto-bio-graphie*. Paris, Odile Jacob.
- LEARY, Joanna (2007): «Henri Thomas, épistolier», in P. Bougon et M. Dambre (dirs.), *Henri Thomas. L'écriture du secret*. Seyssel, Éditions Champ Vallon, 244-256.
- LEJEUNE, Philippe (1996): *Le pacte autobiographique*. Paris, Éditions du Seuil.
- LEJEUNE, Philippe (2005): *Signes de vie. Le pacte autobiographique 2*. Paris, Éditions du Seuil.
- MARTIN, Paul (1998): «Le souci de dire», in P. Martin (dir.), *Henri Thomas*. Cognac, Le Temps qu'il fait, 7-8.
- MARTIN, Paul [dir.] (1998): *Henri Thomas*. Cognac, Le Temps qu'il fait.
- PROUST, Marcel (1971): *Pastiches et mélanges*. Paris, Gallimard, (Bibliothèque de la Pléiade).
- RICOEUR, Paul (1990): *Soi-même comme un autre*. Paris, Éditions du Seuil.
- STEEL, James (1991): *Littératures de l'ombre*. Paris, Presses de la Fondation Nationale des Sciences Politiques.
- STEINER, Georges (1994): *Lenguaje y silencio*. Traducción de Miguel Ultorio. Barcelona, Gedisa.
- THOMAS, Henri (1944): *Signe de vie*. Paris, Gallimard.
- THOMAS, Henri (1945): *La vie ensemble*. Paris, Gallimard.
- THOMAS, Henri (1970): *Poésies*. Paris, Gallimard.
- THOMAS, Henri (1998): «Lettres à Adrienne Monnier», in P. Martin (dir.), *Henri Thomas*. Cognac, Le Temps qu'il fait, 153-171.
- THOMAS, Henri (2003): *Choix de lettres*. Paris, Gallimard.
- THOMAS, Henri (2004): *Les heures lentes. Entretiens avec Alain Veinstein*. Paris, Arléa.
- THOMAS, Henri (2008): *Carnets 1934-1948. «Si tu ne désensables pas ta vie chaque jour...»*. Paris, Éditions Claire Paulhan.
- VILAR, Pierre (1998): «Rebec d'Henri Thomas. Le poète et le discret», in P. Martin (dir.), *Henri Thomas*. Cognac, Le Temps qu'il fait, 95-105.